

Allocution du President *

le Professeur GEORGES FRIEDMANN

Grâce au magnifique travail du Comité d'Organisation où le rôle du Centro Nazionale di Prevenzione e Difesa Sociale, et de la jeune Associazione Italiana di Scienze Sociali a été considérable, grâce au patronage toujours actif et efficace de l'U.N.E.S.C.O., représentée ici par son Directeur Général, le Dr. Véronèse et par le Professeur MARSHALL, directeur du Département des Sciences Sociales, grâce, enfin, à la généreuse hospitalité du Gouvernement italien, de la Municipalité de Stresa, et de la province de Milan, hospitalité dont cette Aula Magna, inaugurée pour notre réunion plénière, est plus qu'un symbole, les travaux du IVe Congrès Mondial de Sociologie se présentent sous les meilleures auspices.

Il convient d'abord que je vous informe en quelques mots du développement de notre Association Internationale de Sociologie dont ce Congrès marque une nouvelle étape. Rappelons que l'Association comprend trois sortes de membres : réguliers, associés et, exceptionnellement, individuels, les deux premières catégories étant des collectivités : sociétés, instituts et centres de recherches. En 1950, lors du premier congrès mondial, on comptait 35 collectivités adhérentes représentant 39 pays ; aujourd'hui, en septembre 1959, notre association représente 66 collectivités scientifiques qui appartiennent à 57 pays. Parallèlement, le nombre de participants à nos congrès n'a cessé de croître : en 1950, à Zurich, il était de 124. Ce chiffre avait déjà plus que doublé à Liège, en 1953, plus que quadruplé à Amsterdam en 1956. Aujourd'hui, le IVeme Congrès mondial réunit près de 1,000 participants représentant 50 pays. Notre Association a donc connu un développement rapide et a véritablement le droit de se proclamer internationale.

Bien que la préparation de ce Congrès ait été une tâche absorbante pour le Comité Exécutif et surtout pour le Secrétariat, l'activité de notre Association ne s'y est pas limitée. Je vous ferai grâce des nombreux séminaires et conférences restreintes qu'elle a suscités et

* *Editorial Note.* Professor Friedmann was prevented by illness from attending the Opening Session of the Congress and was thus unable to deliver his Presidential Address. However, he had sent a copy of the Address to the Secretariat shortly before the Congress opened and we publish it here as a general introduction to the Congress discussions.

mentionnerai seulement, pour ces dernières années, la sous-commission de stratification et de mobilité sociales, de sociologie industrielle et de sociologie urbaine-rurale. Chacun de ces groupes s'est réuni depuis notre III^{ème} Congrès, en partie grâce à l'appui de la Fondation Ford. En outre, sous le patronage de l'U.N.E.S.C.O., l'Association a organisé diverses conférences, en particulier celle de Zagreb (août 1956) sur le rôle des classes moyennes dans les pays du pourtour méditerranéen et celle de Moscou (Janvier 1958) sur les aspects sociologiques de la coopération pacifique. C'est à la conférence de Moscou qu'a été décidée la réalisation d'une recherche internationale de sociologie du cinéma pour laquelle une sous-commission se réunira, à l'issue du Congrès, à Pérouse, en même temps que d'autres groupes de travail de l'Association.

Je ne détaille pas le chapitre des publications, rappelant seulement les Actes des Congrès depuis 1953 (et à ce propos, le Secrétariat n'est en rien responsable du retard apporté à la parution du volume II des Actes du présent Congrès, retard dû à une grève prolongée de l'imprimerie en Angleterre), la parution régulière des fascicules de *Current Sociology*, la collaboration à la Bibliographie annuelle de la Sociologie.

Ecourtant la liste des activités de l'Association, j'en viens, sans tarder davantage, à celle qui nous réunit ici, c'est-à-dire à ce Congrès dont le thème général est: "La Société et la connaissance sociologique".

Pourquoi cette réflexion sur la connaissance sociologique dans ses rapports avec la société a-t-elle été choisie? Comment, dans l'esprit de l'équipe qui a peu à peu mis au point le programme de vos réunions, ses différentes parties sont-elles liées? Peut-être n'est-il pas inutile de le rappeler au seuil de ce Congrès, en vous indiquant ainsi le fond de décor sur lequel vont se détacher et coopérer les différents sections et les groupes de travail.

A Amsterdam même, dans les derniers jours d'août 1956, à l'issue du III^{ème} Congrès mondial, le Comité exécutif de notre Association avait proposé comme sujet, pour le IV^{ème} Congrès: "La connaissance sociologique: son acquisition, son rôle et son application". Il tenait ainsi compte d'un vœu qui avait été exprimé de divers côtés: à savoir qu'une section fût consacrée à la discussion de problèmes théoriques importants et, en particulier, à des questions de méthode. Ce thème, dont la formulation tripartite était fort élégante (je puis le dire, n'en étant pas l'auteur) fut néanmoins abandonné après discussion. On lui reprochait surtout de méconnaître, dans son expression universaliste, la relativité des modes d'acquisition, du rôle, et de l'application de la connaissance sociologique selon les sociétés globales, leur contexte historique et culturel, leur développement

technique et économique.

L'accent se trouvait donc mis sur la relativité. Ainsi s'explique la période suivante de nos débats, durant l'hiver 1956-1957 : celle des thèmes axés sur le "social control", que nous avons traduit en français par "régulation consciente des sociétés".

Cette notion, à la fois vague et classique (puisqu'elle remonte aux travaux d'Edward Ross, publiés dès 1919) avait le mérite de pouvoir s'étendre à toutes les formes d'action du milieu social sur l'individu, y compris, et nous y avons songé, les lois, l'opinion publique et son façonnement par les "mass media", la religion, l'armée et j'en passe. Elle permettait donc l'intervention de nombreux spécialistes et la coopération interdisciplinaire, en particulier avec la psychologie sociale.

Mais le sujet demeurait flottant, difficile à structurer et nous en sommes ainsi venus, troisième étape, au thème qui vous est proposé. Il nous a paru retenir l'essentiel des deux précédentes formulations. En effet, notre section I "La sociologie dans son contexte social" inclut l'acquisition et le rôle de la connaissance sociologique tout en respectant la relativité des approches et des problèmes. Elle amorçe une sociologie historique de la sociologie dans un certain nombre de pays. Les douze rapports dont les conclusions seront présentées et discutées cette après-midi témoignent de cet effort. Aux problèmes de méthodologie a été consacré, comme beaucoup d'entre vous le souhaitent, une section entière, comprenant dix sous-sections spécialisées.

Par ailleurs, il nous a paru indispensable d'insister sur les champs et problèmes des applications. Le Congrès servirait ainsi à présenter objectivement notre discipline à l'opinion publique, souvent si peu ou si mal informée à ce sujet. En même temps cette section comprenant treize sous-sections, pourrait, nous l'espérons du moins, attirer l'attention d'un certain nombre d'institutions susceptibles de bénéficier de la recherche sociologique dans les domaines variés de ses applications. Enfin, elle couvrirait une partie du terrain survolé par la notion de "contrôle social".

Mais il restait l'aspect le plus actuel, en tout cas le plus vivement et souvent passionnément discuté de la notion de contrôle social, celui qui appelait tout particulièrement un ample débat scientifique dans un Congrès tel que le nôtre : celui de la planification sociale. Nous lui avons accordé une large place, en confiant à trois rapporteurs hautement qualifiés la direction de trois groupes de travail. Enfin, nous avons laissé toute latitude à des groupes de discussion de s'organiser autour du thème principal : sociologie de la religion, de la connaissance, de l'hygiène mentale, de la politique auront ainsi leur place, ainsi qu'une réunion sur les aspects et problèmes sociaux du

développement économique en Italie, préparée par nos collègues italiens.

L'Association internationale de Sociologie a-t-elle ainsi réussi à offrir à une clientèle aussi distinguée et nombreuse le menu varié qui convient à chacun? Un proche avenir le dira.

L'unité du thème de ce Congrès ayant été ainsi rapidement évoquée dans sa génétique, il n'est pas inutile, maintenant, d'en souligner quelques liaisons fonctionnelles, en donnant ainsi à cette allocution rituelle le sens d'une introduction (ou du moins d'une esquisse d'introduction) à votre semaine de travail.

Au cours de nos entretiens préparatoires, nous avons constaté que la sociologie suscite aujourd'hui encore, dans des pays par ailleurs fort différents, certaines réactions analogues qu'illustre l'anecdote suivante. En France, il y a quelques années, au cours d'un colloque consacré à la recherche scientifique, un de nos collègues défendait avec ardeur la cause de notre discipline, demandait des crédits, des chercheurs mieux rétribués, des locaux, enfin tout ce qu'un sociologue, en France, et ailleurs, aussi, peut souhaiter. Parmi ceux qui l'écoutaient il y avait des hommes appartenant à toutes les branches du savoir. Un physicien connu qui ne goûtait pas ce plaidoyer dit alors à ceux qui l'entouraient: "Quand la maison brûle, ce n'est pas le décorateur qu'on appelle, c'est le pompier".

Cette boutade s'inspire de jugements que l'on rencontre dans des milieux variés: savants appartenant aux sciences de la nature (comme dans ce cas), mais aussi ingénieurs, hommes d'affaires, gens de l'industrie et de la politique, grand public. Ils impliquent une opposition tranchée entre le seul "véritable" scientifique qui procède par expérimentation, calcul, déduction—et tout le reste, qui est littérature ou, comme le disait notre physicien, "décoration". Il s'agit là d'une des réactions de la société industrielle à la sociologie telle qu'elle s'est développée depuis un demi-siècle. En Grande-Bretagne, en Allemagne, en Italie, aux Etats-Unis même, on trouve dans l'opinion publique des jugements analogues. Et je me demande si en U.R.S.S. la nouvelle Association Soviétique de Sociologie, fondée en 1958, ne doit pas faire face, dans certains milieux, à d'impatientes critiques du même genre.

Ces attitudes, composées, à dose variée, d'ignorance, de dédain et aus si, il faut le dire, d'exploitation de certaines de nos lacunes et de nos faiblesses, s'appuient par ailleurs sur l'enthousiasme suscité par les applications des sciences physico-chimiques, leurs succès grandioses frappant aussi bien l'élite que les foules. La sociologie, cette tard-venue, n'a certes pas la prétention de concurrencer l'expansion fracassante des sciences de la nature et pas davantage le désir d'attiser de stériles querelles. Ce que nous disons ici est au contraire motivé

par un désir de clarification et de compréhension réciproque. Notre Congrès, par le choix de son thème, pourra contribuer à dissiper des malentendus. La sociologie, étroitement liée aux autres sciences sociales, s'affirme de plus en plus comme une nécessaire prise de conscience de la société industrielle par elle-même. Face à des " pompiers " dont le rôle est, hélas, souvent malgré eux, de préparer l'incendie, le sociologue devrait être de plus en plus celui qui peut aider à prévenir ou même à éteindre le feu. Autrement dit, face au progrès technique dont les sciences de la nature sont les infatigables promoteurs, le sociologue, s'il était mieux équipé et plus souvent consulté, pourrait en contrôler l'introduction, y mieux adapter les collectivités et les individus, aider les sociétés industrielles à trouver un équilibre qu'elles n'ont encore, quelle que soit leur structure, nulle part atteint dans le monde.

Dans ces rapports complexes entre société et sociologie, la société, influencée par sa structure (classes sociales, mouvements politiques, religion, traditions culturelles, organisation universitaire, etc. . .), peut développer, mais aussi retarder la connaissance sociologique, prise de conscience de ses institutions, de ses problèmes.

Il sera intéressant, à la suite de ce Congrès, d'étudier de plus près, dans divers pays, l'hostilité à cette prise de conscience et les idéologies, valeurs, préjugés, mythes à travers lesquels elle s'exprime. Disons seulement qu'aujourd'hui la sociologie se trouve parfois confrontée à des attitudes négatives qui vont du dédain à l'hostilité, à la fois du côté de certains milieux scientifiques ou techniques, centrés sur les sciences de la nature, et du côté de certains défenseurs traditionnels des humanités classiques, pour des raisons très différentes. Pour les premiers, dont notre physicien français était un spécimen, les sociologues sont des " littéraires ", des gens pas sérieux, adonnés à de vaines et indémonstrables spéculations ; — pour les seconds, ce sont des techniciens, pédants de la statistique et de l'enquête, étrangers aux problèmes essentiels de la culture, — en somme de dangereux représentants de la barbarie moderne. Les maladies infantiles de la sociologie dont il sera question dans un instant, ont été en partie responsables de ces reproches contradictoires.

Il faut ajouter que la société gêne la connaissance sociologique non seulement en la niant, mais aussi, parfois, en la soutenant maladroitement : par exemple lorsque l'Etat prétend mettre en circulation, sous le nom de sociologues, des serviteurs conformistes d'idéologies officielles ou d'intérêts particuliers. Le même rôle nocif peut être, notons-le, joué par des institutions privées, entreprises industrielles ou commerciales, associations professionnelles ou syndicales.

Les maladies infantiles de la sociologie apparaissent clairement à travers l'exposé des ses vicissitudes dans divers pays. Elles expli-

quent en partie les réactions néfastes de la société et, par contre-coup s'en trouvent parfois prolongées. Mentionnons seulement celles qui paraissent avoir été les principales, coexistant ou prédominant selon les moments :

1°—Une systématisation philosophique trop ambitieuse, accompagnée de généralisations trop rapides, en Allemagne, par exemple, mais aussi bien, selon d'autres modalités, en France, en Italie—aujourd'hui encore dans certains pays d'Amérique latine.

2°—Un empirisme vulgaire, rassemblant des matériaux souvent utiles en soi, mais accumulés sans méthode et sans choix et au milieu desquels l'usager se noie faute d'idée directrice, de classification, d'explication et de preuves.

3°—A l'autre extrémité, un mathématisme naïf, inspiré d'un culte dévot des méthodes statistiques plus ou moins mal digérées, d'une poursuite de la quantification à tout prix, souvent d'un emploi artificiel de la méthode expérimentale appliquée comme une panacée, dans l'ignorance de toute mise en perspective historique, de tout contexte anthropologique et culturel. Trop de recherches conduites dans cet esprit font penser à la montagne qui accouche d'une souris.

C'est par une intuition juste de cette situation que beaucoup d'entre vous avaient exprimé le vœu que le IV^e Congrès mondial étudiât de près les méthodes de la sociologie, la manière dont elles sont influencées par l'appel croissant à ses applications, la possibilité ou la nécessité, et sur quels points, de les réviser. Le développement de la sociologie est inégal, selon l'état technique, économique et culturel du pays envisagé. Dans l'ensemble, les maladies infantiles ont été reconnues et leurs symptômes se font plus rares. En revanche, on voit de plus en plus les signes d'une évolution vers une science authentique, capable de retrouver sous la complexité des faits sociaux des relations intelligibles, d'expliquer leur genèse, leur évolution, leur forme présente. Sur beaucoup de grands problèmes, nos connaissances demeurent insuffisantes (l'effort d'investigation étant à peine commencé et trop peu soutenu). Mais il en est déjà d'autres où elles s'étoffent, s'ordonnent, offrant à la fois des explications théoriques et des moyens d'action. La section de ce Congrès consacrée aux applications en porte témoignage.

Si l'on compare l'état des ressources dont disposait la sociologie scientifique à l'époque de ses "Pères Fondateurs", et aujourd'hui, et même si l'on restreint cette comparaison au dernier demi-siècle, les progrès sont incontestables. Les moyens de la sociologie en chaires, crédits, chercheurs qualifiés, sa place dans les universités, les administrations, la vie des affaires et des associations professionnelles de beaucoup de pays (les Etats-Unis au premier rang) se sont accrues. Mais face aux moyens prodigieux dont disposent les sciences de la

nature et leurs applications, ces progrès, au reste fort inégaux selon les régions, paraissent infimes. Les ressources pour l'enseignement, l'équipement en personnel et en matériel des Instituts, l'organisation de recherches empiriques bien conduites demeurent limitées de manière inquiétante et même dangereuse.

Car la société a besoin de la connaissance sociologique. Plus la société se complique, plus elle crée autour de l'homme un milieu dense, opaque, exerçant sur lui une action multiforme par des stimuli incessants. C'est un lieu commun de dire que l'industrialisation rapide des sociétés (qu'elle soit désordonnée ou diversement méthodique) appelle la coopération des sciences sociales et de la sociologie. A vrai dire, l'influence pratique de la sociologie est aujourd'hui encore le plus souvent indirecte : l'appel direct à des connaissances sociologiques existantes est trop rare. Néanmoins, dans beaucoup de domaines d'application que vous étudierez, la sociologie a déjà fait les preuves de son efficacité. Parmi vous, des marxistes et des non-marxistes discuteront de la capacité du sociologue à activer et orienter la transformation du monde. Mais ils s'accorderont sans doute pour admettre que le sociologue peut aider l'adaptation réciproque des structures socio-économiques, d'une part, et des individus de l'autre. Naguère l'humanité disposait de siècles pour s'adapter à un nouveau type de traction animale ou de charrue. Aujourd'hui, chaque jour, chaque heure apportent des changements techniques. La connaissance sociologique peut être un précieux substitut du temps dans les processus d'adaptation.

Parmi les changements, il en est qui forment une catégorie particulièrement intéressante pour le sociologue : ceux qui sont introduits dans une société d'après un programme étudié à l'avance et avec une prévision coordonnée des résultats. Ces phénomènes — régulation consciente, contrôle social, planification — constituent, par leur extension et leur ambition, un des traits sociaux essentiels de notre époque. Ici encore se pose un problème d'adaptation au changement qui appelle la connaissance sociologique : en fait, les planificateurs ont jusqu'à présent rarement fait appel aux sociologues et c'est bien entendu pour nous une excellente raison d'expliquer certains de leurs échecs. La compétition théorique et pratique entre les divers types de planification est devenue un débat politique trop souvent passionné. Les économies de type capitaliste multiplient les interventions concertées de l'Etat dans la vie économique par les investissements, le crédit, les prix, l'implantation industrielle, etc. . . . Selon les marxistes, seule la collectivisation totale (et en fait, l'étatisation) des moyens de production permet une planification authentique et efficace. En revanche, une planification de ce type, centralisée, autoritaire, peut-elle se réaliser sans la prépondérance d'une idéologie, d'essence universaliste et totalitaire, sans la suppression du pluralisme politique,

B

scientifique, artistique et de ce que la démocratie occidentale appelle la liberté d'information et d'opinion. Je me contente de rappeler ici ces problèmes parmi les plus importants de notre temps, qui seront présents à vos esprits lors des discussions de la section II de ce Congrès.

Enfin, en élaborant le thème du congrès, nous avons pensé que vous seriez intéressé par l'examen des rapports actuels du sociologue et de la société qu'il étudie et dont il est membre. De l'ensemble des textes préparés pour nos réunions, se dégagent quelques tendances générales dont vous aurez à examiner la compatibilité et la valeur.

A travers la production de sociologues travaillant dans des contextes très différents, par exemple U.R.S.S., Amérique latine, Etats-Unis, Pologne, Europe occidentale, on constate que l'ambition de la connaissance scientifique se mêle à l'exigence (ou à la nostalgie) de l'action. L'action du sociologue peut être conçue par lui essentiellement comme la *transformation* militante du milieu. Mais il peut aussi considérer que sa mission est avant tout d'aider l'homme dans son *adaptation* à ce nouvel environnement. Disons, en gros, que les sociologues soviétiques, invoquant la célèbre thèse de Marx sur Feuerbach, jugent que leur rôle, loin d'être celui d'une passive compréhension des faits sociaux, est de contribuer consciemment et énergiquement à la transformation du monde. Les sociologues non-marxistes d'Amérique et d'Europe, à travers leurs différences d'école et de tempérament individuel, paraissent, dans l'ensemble, mettre plutôt l'accent sur les problèmes d'adaptation. Les nombreuses recherches de la sociologie occidentale consacrées depuis vingt ans à l'introduction de changements et aux réactions qu'ils suscitent, en sont la preuve. L'environnement social est une réalité que le sociologue doit affronter et dominer par la connaissance pour permettre aux collectivités et aux individus de s'y adapter le plus harmonieusement possible, d'y trouver le plus de bien-être physique et moral—et de liberté. Dans cette perspective, le sociologue, et tout particulièrement aux Etats-Unis, se considère souvent comme un pionnier qui se bat sur cette nouvelle frontière, moins pour la déplacer que pour défricher le terrain conquis, aider l'homme à s'y construire une existence rationnelle et libre.

En fait, ces oppositions théoriques sont très nuancées par la réalité. Il y a, de part et d'autre, volonté de transformation, de part et d'autre souci de l'adaptation. Sans vouloir le proclamer explicitement (car leurs moyens et leurs résultats sont souvent limités), les sociologues occidentaux contribuent à la transformation, et en tout cas à la réforme, du milieu social par les recherches sur l'urbanisation, les grandes organisations administratives, la santé mentale, le système hospitalier, les relations raciales, etc. . . Réciproquement, la contribution des sociologues soviétiques à la création de ce qu'on appelle en U.R.S.S.

“ l'homme nouveau ”, n'est-ce pas en d'autres termes, la recherche d'un nouveau type de relations humaines adaptées aux nouveaux rapports de production? Quant aux sociologues polonais, j'ai pu, au cours d'un récent voyage, constater à quel point ils sont intéressés par les problèmes de l'adaptation (sous tous ses aspects, physiologiques, psychologiques et sociaux), des travailleurs d'origine rurale transplantés dans de grands centres industriels, tels que Nowa Huta.

Un autre courant, sensible par ailleurs dans la production sociologique, suscite une autre image que le sociologue veut avoir et présenter de lui-même : celle de l'*expert*. Il vous appartiendra de juger dans quelle mesure et sous quelles conditions ce rôle d'expert peut s'accorder avec ceux que nous venons de définir, à savoir d'un côté la participation militante à la transformation du milieu, et, de l'autre, l'adaptation des individus et collectivités qui en font partie. Il vous appartiendra aussi, si vous le désirez, de pousser plus loin l'analyse. Le rôle du sociologue est différent selon la collectivité qui fait appel à lui : une grande administration publique (c'est-à-dire l'Etat) une entreprise industrielle, commerciale, financière, une corporation économique, un syndicat, une association professionnelle—différent aussi bien entendu selon le contexte de la société globale, selon les modalités de la propriété étatisée et de la propriété privée des moyens de production. De plus, en Occident, le rôle de l'expert est différent selon le domaine où ses connaissances doivent être appliquées, sociologie rurale administrative, industrielle. Peut-il se considérer comme un expert non responsable de l'*utilisation* qui sera faite de ses recherches? Peut-il, dans un conflit qu'il arbitre, se désintéresser du risque que ses conclusions soient détournées au profit de la collectivité la plus puissante? S'il s'agit de recherches appliquées aux relations humaines dans une entreprise, doit-il ignorer qu'elles serviront à des manipulations du personnel contraires aux intérêts matériels ou moraux de celui-ci?

A ces questions, les sociologues, quel que soit l'horizon d'où ils viennent, répondent nettement par la négative. Marxistes ou non marxistes, s'inspirant ou non d'une doctrine de tendance universaliste, ils sont, plus ou moins consciemment, inspirés par des systèmes de valeurs. S'efforçant de donner à la société une prise de conscience valable d'elle-même, de ses difficultés, de ses problèmes, le sociologue est, du même coup, voué à dissiper les mythes, les préjugés, les passions, les images aberrantes de toutes origines. De cette vocation l'histoire nous a donné au cours du dernier quart de siècle une démonstration par l'absurde. Dans les régimes où régnaient des idéologies soumises aux théories raciales contraires aux droits de l'homme, y a-t-il eu des sociologies dignes de ce nom? Il n'y a pas eu de sociologues dans le III^e Reich et pas davantage, d'après les rapports qui vous sont soumis, dans l'Italie fasciste. Une sociologie

de la terre et du sang, nécessairement irrationnelle, est une contradiction dans les termes.

Une analyse du contenu de la production sociologique montrerait dans chaque pays l'existence d'un consensus autour de valeurs fondamentales, par exemple, aux Etats-Unis, l'effort pour réaliser plus pleinement l'égalité et la liberté individuelle. En France, malgré toutes les différences de tempérament, d'orientation intellectuelle, d'attitude politique, ce consensus autour de valeurs fondamentales est sensible dans la nouvelle génération de sociologues. Il serait facile à déceler et paraît s'être accentué depuis dix ans au choc des grands problèmes intérieurs de notre pays et des événements internationaux. Le sociologue a cessé d'être explicitement un philosophe. Toutefois, même lorsqu'il est le plus zélé protagoniste des méthodes modernes d'investigation, il joue, en fait, à l'égard de la société qu'il étudie, le rôle d'un témoin, d'un nouveau type de moraliste, le moraliste de la société industrielle. Nous retrouvons ici cette sorte de dialectique qui est, dans le fond, le thème de notre Congrès: la société industrielle appelant, promouvant la connaissance sociologique et le sociologue, réciproquement, agissant sur elle par l'observation armée, la critique, l'intervention concertée.

Il serait, au reste, vain et dangereux de nier des différences parfois profondes dans les systèmes de valeurs des sociologues, et dans leurs relations avec la société dont ils font partie, différences qui marquent les rapports dont vous avez eu communication et qui s'exprimeront ici au cours de nombreuses discussions publiques et privées. Néanmoins, la communauté d'effort pour transformer l'univers social, y mieux adapter l'individu, y assurer son équilibre psychologique et son épanouissement personnel est un lien réel qui unit les sociologues par dessus les frontières géographiques et doctrinales. Il contribuera, nous n'en doutons pas, à la fécondité de cette manifestation, à laquelle nous vous remercions cordialement de participer, au succès de ce grand Congrès voué au progrès scientifique et à la coopération pacifique des nations.